



Léonardo s'approcha de moi et commença de me frapper avec son fouet. (Page 815.)

au bras droit, il n'a pu écrire, et c'est le comte de Guiche qui lui a servi de secrétaire.

— On s'est donc battu ? dit la reine faisant signe à Raoul de se relever.

— Oui, madame, dit le jeune homme remettant la lettre à de Winter, qui s'était avancé pour la recevoir et qui la transmit à la reine.

A cette nouvelle d'une bataille livrée, la jeune princesse ouvrit la bouche pour faire une question qui l'intéressait sans doute ; mais sa bouche se referma sans avoir prononcé une parole, tandis que les roses de ses joues disparaissaient graduellement.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Nous mîmes l'équipage à la mer ; nous nous élançâmes dessus, et Maurice une perche à la main, moi ma gaffe au poing, nous nous mîmes à manœuvrer ayant de l'eau jusqu'aux genoux, vu que le poids qu'il portait était trop fort pour le canot ; mais tant pis, vogue la galère !

Notre manœuvre s'accomplissait aux grands applaudissements de l'Américain et de l'équipage de la goëlette, qui faisaient des vœux plus encore peut-être pour le salut de la viande que pour le nôtre ; et d'abord la navigation fut assez heureuse ; mais, arrivés à une ligne de brisants qu'il nous fallait traverser, nous nous trouvâmes par deux fois presque entièrement submergés.

Le bonheur voulut que nous la franchissions heureusement, au mépris de toute difficulté.

Mais, une fois au delà de la double ligne des brisants, le danger, au lieu d'être passé, était devenu plus grand.

Nous ne trouvâmes plus le fond avec nos gaffes, et par conséquent il nous devenait impossible de diriger l'embarcation. En outre, le courant, devenant plus fort à mesure que nous avançons dans le fleuve, nous emportait loin de la corvette.

Je vis le moment où nous allions traverser l'Atlantique, et ne nous arrêter qu'à Sainte-Hélène ou au cap de Bonne-Espérance.

Il n'y avait pas d'autre ressource pour nos compagnons, s'ils voulaient nous rattraper, que de mettre à la voile ; c'est ce qu'ils firent, et, comme le vent venait de la terre, la goëlette nous eut bientôt rejoints et dépassés.

Mais, en passant, elle nous jeta un cordage, nous amarrâmes l'embarcation au navire ; on fit d'abord passer les vivres ; puis nous nous hissâmes à notre tour, Maurice et moi ; puis, enfin après nous, vint la table, qui fut réintégrée à sa place dans la salle à manger, et ne tarda point à être rendue à sa première destination.

Nous fûmes récompensés de la peine que nous avions prise à nous procurer nos vivres, en voyant avec quel glorieux appétit les attaquaient nos compagnons.

Quelques jours après, j'achetai, moyennant trente écus, un canot d'une balandre qui nous croisait.

Nous passâmes ce jour encore en vue de la pointe de Jésus-Maria

XII

LE COMBAT.

Nous avons passé la nuit à l'ancre, à environ six milles au midi de la pointe de Jésus-

Maria, directement en face les Barraneas de San Gregorio ; il soufflait une petite brise du nord, lorsque nous aperçûmes, du côté de Montevideo, deux barques que nous crûmes amies ; mais, comme elles n'avaient pas le signe convenu d'un pavillon rouge, je crus qu'il était prudent de mettre à la voile en les attendant ; j'ordonnai, en outre, de monter sur le pont les mousquets et les sabres.

La précaution, comme on va le voir, n'était pas inutile ; la première barque continuait de s'avancer sur nous avec trois personnes seulement en évidence ; arrivé à quelques pas de nous, celui qui paraissait le chef éleva la voix et nous ordonna de nous rendre ; en même temps le pont de la barque se couvrit d'hommes armés qui, sans nous donner le temps de répondre à la sommation, commencèrent le feu. Je criai : « Aux armes ! » et sautai sur mon fusil, puis, comme nous étions en panne, tout en ripostant de mon mieux je commandai :

— Aux bras des voiles de devant !

Mais, ne sentant pas la goëlette obéir au commandement avec la docilité accoutumée, je me tournai vers le gouvernail et vis que la première décharge avait tué le timonier, qui était un de mes meilleurs matelots. Il se nommait Fiorentino et était né dans une de nos îles.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le combat était engagé avec rage ; le lancione, — c'est le nom des sortes de barques contre lesquelles nous combattions, — le lancione s'était accroché à notre jardin de droite, et quelques-uns de ses hommes étaient déjà montés sur notre bastingage ; par bonheur, quelques coups de fusil et de sabre eurent raison d'eux.

Après avoir aidé mes hommes à repousser cet abordage, je sautai à l'écoute de trinquette de tribord, où Fiorentino avait été frappé, et saisis le timon abandonné. Mais, au moment où j'appuyais la main pour le faire obéir, une balle ennemie me frappa entre l'oreille et la carotide, me traversa le cou et me renversa sans connaissance sur le pont.